

Texte de Régis Jauffret, *Fragments de la vie des gens*

Proposé par Sylvie Combe.

Je vis seul dans un petit appartement que j'occupe depuis une quinzaine d'années. J'ai travaillé dans un bureau, puis j'ai vécu d'articles sur la peinture que m'achetait un journal qui a fini par cesser de paraître. A présent, je suis vendeur dans une librairie. J'ai quarante deux ans, ce n'est pas vieux, mais je ne suis plus jeune. Mon père est mort le premier d'une attaque, ma mère a laissé plusieurs années avant de tomber malade et de me quitter l'hiver dernier.

J'avais beaucoup d'amis à vingt cinq ans, j'en ai toujours, en moins grand nombre, peut être de moins bonne qualité, même quand ce sont les mêmes. Avant, j'étais gai, j'étais plus gai qu'aujourd'hui lorsque je le suis. J'étais capable aussi d'une tristesse profonde, plus désespérée. A l'heure actuelle, quand je suis triste je sais que je traverse un état passager, j'attends avec sérénité la suite des évènements.

...

Il m'arrive de me trouver seul dans le magasin durant un moment. Je reste assis derrière le petit comptoir à laisser ma pensée fonctionner en roue libre. Je me dis que ma tête est remplie de cellules qui n'ont rien à se dire. J'ai conscience des rayonnages, de la vitrine, des gens sur les trottoirs, de toute cette chevelure de voies qui traversent la ville, les banlieues, jusqu'au reste du monde. Je me lève, je me poste devant la vitrine pour voir s'il ne se passe rien d'intéressant dans la rue. Je me demande si à ma place d'autres ne sombreraient pas dans des abîmes de désespoir où on serre entre ses bras le suicide comme une bouée ultime.

...

Je devrais me contenter du bonheur d'ouvrir ma fenêtre le matin, de rester quelques secondes à respirer l'air frais au soleil. Je pourrais avoir un bac à fleurs, un petit arrosoir ridicule en plastique vert. J'échangerais un signe de la tête avec le voisin d'en face qui brosse son chien sur son balcon..... Je saurais déjà qu'il ne se passerait rien de la journée, qu'aucun évènement ne me modifierait, que le soir je me coucherais identique à celui que j'étais la veille à la même heure.

Le lendemain, je me réveillerais en sursaut à six heures et demie. Il serait trop tôt, le voisin d'en face ne serait pas encore sur son balcon.....Je rentrerais le soir. J'aurais accompli la prouesse d'avoir gardé les yeux ouverts depuis le matin, mais là, dans l'intimité, la solitude, étendu sur mon lit, je laisserais retomber mes paupières. Je me verrais dans cette pièce, sur ce lit, personnage pitoyable après lequel je courrais en moi-même sans parvenir à le rattraper et l'écraser comme un moustique.

R.J.

Pour en savoir plus Régis Jauffret, né en 1955 :

http://www.culture.fr/surprise_du_mois/fevrier/